

Les femmes d'Archigny en 1916

FRANÇOISE GLAIN

Dix-huit mois que la guerre est commencée et que les hommes survivants combattent l'ennemi.

Cette année encore, 20 jeunes hommes vont rejoindre les régions envahies, 12 durant le premier semestre et 8 durant le second.

Dix nouveaux décès de soldats viendront endeuiller le village et meurtrir des familles.

Si les deux premières années de guerre les permissions étaient pratiquement inexistantes, elles seront accordées plus régulièrement en 1916, le plus souvent d'une durée de 2 ou 3 jours, rarement de 6.

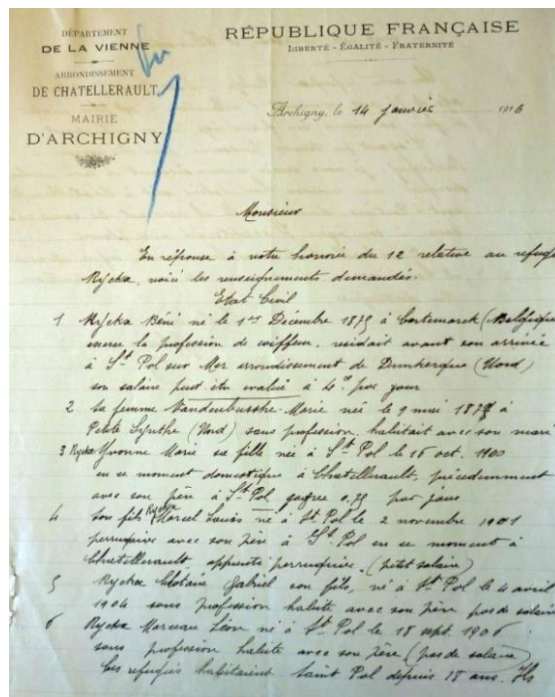
L'hiver 1915-1916 est particulièrement doux, mais la pluie, commencée en décembre 1915, continue de tomber. Le mois de janvier reste favorable aux travaux agricoles, malgré la pousse des herbes parasites qui donnent du travail supplémentaire. Il a été possible d'élaguer, de labourer, de tailler, travail épuisant pour les femmes... Dans le département, des hommes sont détachés de leur garnison pour participer aux travaux de la vigne, mais Archigny n'est plus un secteur viticole.

Pour les femmes il est de plus en plus difficile d'effectuer toutes ces corvées. Le manque de nourriture se fait sentir, les journées de fatigue s'accumulent.

Le ramassage des betteraves rompt les reins, les sabots sont aspirés par la terre argileuse collante de pluie, le bas des jupons et des jupes s'imbibe de boue. Les femmes enceintes au ventre rebondi et aux seins lourds et douloureux ont du mal à se pencher sur les sillons, travaillant ainsi jusqu'à l'accouchement.

Daniel Cardinaux revient dans sa famille le 21 janvier. Une balle dum-dum a fait éclater son poignet droit. Mais il est en vie et malgré son handicap, ses parents sont heureux qu'il ne retourne pas combattre. Son frère Georges est porté disparu. Quelle douleur pour la famille !

Au village, la mairie recense les réfugiés belges, il en reste 17 dont la famille Ryckx qui a 5 enfants : Yvonne, 15 ans, est domestique à Châtellerault et son frère âgé de 14 ans est apprenti perruquier, également à Châtellerault. Les trois plus petits restent avec les parents. Sur ces 17 personnes, seulement 3 hommes sont en âge d'apporter de l'aide, c'est très peu. Cette année encore, le budget imparti pour l'accueil des réfugiés est important pour la commune, même si une indemnisation sera versée par l'État. Les dépenses hors budget de 1916 font apparaître la somme de 3 821,75 francs. Un budget de 100 francs est également ouvert pour l'assistance médicale gratuite de Jean Baptiste Mees, réfugié belge de 72 ans.



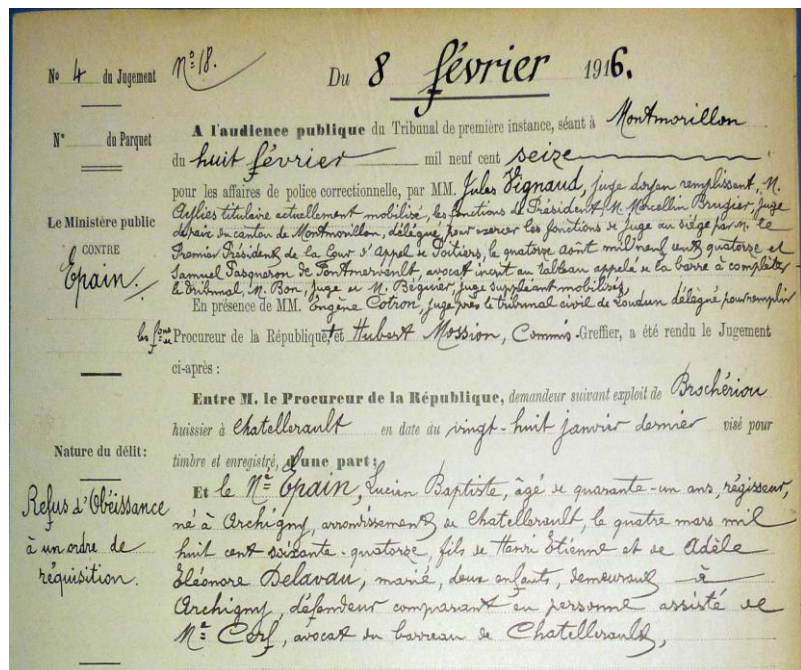
7 Ryckx Robert, né le 31 juillet 1909 à Saint-Pol.

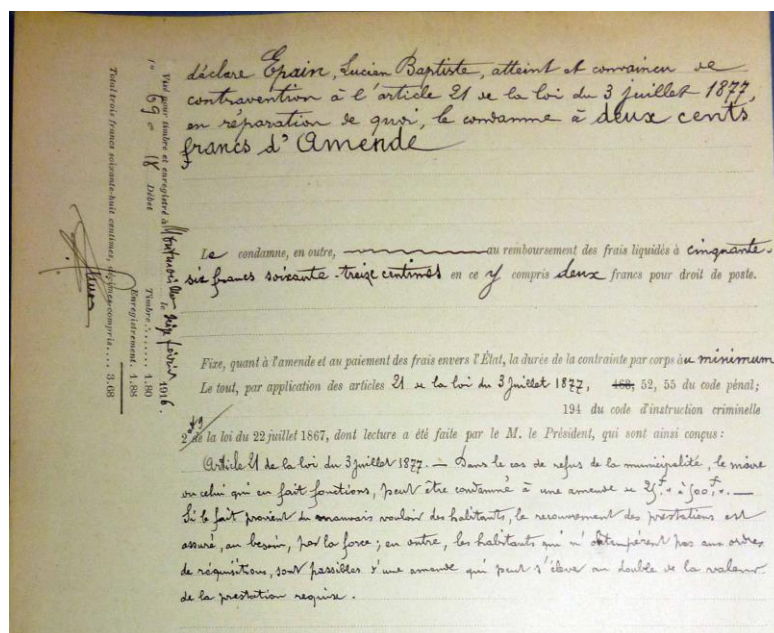
Courrier concernant la famille Ryckx, nous avons ajouté Robert qui ne figure pas sur ce document, AD86 cote R

Antoine Joubert et Louis Pasquereau ont vu leur sursis repoussé. Louis ne retournera au front que le 30 avril et Antoine ne repartira pas, son sursis court jusqu'à la fin du conflit. Quelle joie pour les familles et pour ces deux maréchaux qui sont loin des obus ! En dehors de leur travail ils peuvent aider aux travaux agricoles, même s'ils ne sont que deux. La forge de Traînebot va continuer à souffler et cogner, apportant l'espoir d'une normalité, absente depuis tous ces mois de guerre.

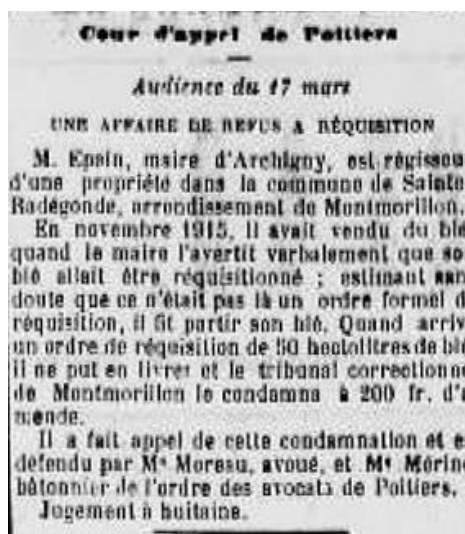
Si Antoine reste au village, c'est peut-être que tous les autres ne vont pas tarder et que la guerre prend fin ?

Même si chacun est tracassé par son quotidien et pense un peu moins à colporter les rumeurs, le résultat du procès du maire, Lucien Épain, qui avait soustrait son blé à la réquisition l'année dernière, est paru dans le journal *Le Mémorial du Poitou* du 25 mars. On en parle de maison en maison. Il est condamné à payer une amende de 200 francs !





Audience du 8 février 1916, Lucien Épain, AD86 cote R



Cour d'appel de Poitiers
Audience du 17 mars
UNE AFFAIRE DE REFUS DE REQUISITION

M. Epain, maire d'Archigny, est régisseur d'une propriété dans la commune de Sainte-Radégonde, arrondissement de Montmorillon.

En novembre 1915, il avait vendu du blé, quand le maire l'avertit verbalement que son blé allait être réquisitionné ; estimant sans doute que ce n'était pas là un ordre formel de réquisition, il fit partir son blé. Quand arriva un ordre de réquisition de 50 hectolitres de blé, il ne put en livrer et le tribunal correctionnel de Montmorillon le condamna à 200 fr. d'amende.

Il a fait appel de cette condamnation et est défendu par M^e Moreau, avoué, et M^e Méline, bâtonnier de l'ordre des avocats de Poitiers.

Jugement à huitaine.

Le Mémorial du Poitou du 25 mars 1916, procès Épain, AD86 en ligne

Le 20 février, Thérèse Desmazeau et sa fille Léontine, âgée de 10 ans, ont accueilli Alphonse, le mari, le père. Une balle a fait éclater son poignet gauche, il aura des difficultés pour travailler et mener les matériels, mais la main droite est valide et Thérèse a appris !

Durant le mois de février les pluies s'intensifient grossissant les cours d'eau et détrempant les sols déjà gorgés. D'immenses mares recouvrent les champs et les femmes regardent, abattues, les larmes aux yeux, les terres à labourer complètement inondées. Le Clain atteint 2,35 m dans la nuit du 14 et un maximum de 2,43 m le 18 février. Le pessimisme s'installe même dans la presse qui annonce, le 16 février 1916, dans *Le Journal de la Vienne* : *À la suite des pluies qui, de nouveau, se sont abattues sur notre région, il faut s'attendre à ce que les eaux grossissent prochainement.* Durant la dernière semaine de février la neige apparaît dans le département et le mercredi 23, les Poitevins se lèvent sous les flocons.

C'est alors que survient la nouvelle du décès de Célestin Lebon. Il n'est pas du village mais

de La Puye, à 6 kilomètres ; on le connaît, forcément. Le pauvre a été découvert dans un fossé, sur la Ligne, commune d'Archigny. Célestin, qui avait 37 ans, était mobilisé à la poudrerie du Ripault près de Tours. À l'occasion d'une courte permission, ayant grande envie de voir sa famille, il a pris le train de Tours jusqu'à Châtellerault, puis est allé à pied de la gare jusque chez son oncle à Naintré. De là, empruntant une bicyclette, il est parti en pleine nuit pour gagner le domicile de ses parents à La Puye. Trop fatigué, il a dû avoir un malaise et a chuté dans le fossé où l'eau froide a provoqué une congestion. Pauvre jeune homme ! Ne pas voir leur famille manque à tous ces soldats.

Et la neige s'installe pour plusieurs jours puisque dans son édition du 9 mars 1916, *Le Journal de la Vienne*, dans sa rubrique *La situation agricole dans la Vienne*, rapporte : *Mois très pluvieux, neige du 20 au 25, abaissement des températures et ralentissement de la végétation.* Elle persiste et, début mars, Poitiers est touché par une tempête de neige dès la première semaine du mois. Mais le temps est très changeant en ce mois de mars 1916 car, quinze jours plus tard, toujours à Poitiers, c'est la foudre qui endommage un car électrique. Cette situation du mois de mars est confirmée, et *Le Mémorial du Poitou* écrit dans son édition du 18 : *Avec le mois de mars, l'on pouvait compter sur quelques beaux jours, il n'en fut rien ; jusqu'à présent la période de pluie, accompagnée d'orages, s'est continuée et dure toujours sans qu'on puisse en prévoir la fin.*

Plusieurs fermes se sont groupées et ont réuni les cerneaux de noix préparés durant l'hiver passé. Chaque famille a pesé son *échalupage* et sait combien d'huile rapportera sa cueillette. Pour faire un litre d'huile il faut 1,900 kg de noix écalées. Un homme attellera un âne à une carriole et portera le tout à l'huilerie, chez François Davaux, au moulin de Grusson à Monthoiron.

Les femmes s'inquiètent pour les labours de printemps. Si la terre ne sèche, pas ce sera impraticable. Il est déjà très difficile d'accéder au potager, on y laisse les sabots, et pourtant les derniers rutabagas doivent être arrachés.

Il faut raviver le feu dans la cheminée. Les enfants ont ramassé du bois mort durant les beaux jours, un ou deux voisins non mobilisés sont venus scier et fendre avec la lourde hache ce qui était entassé dans une grange, mais il va falloir en rentrer pour l'hiver prochain... Et celui-ci qui n'est pas terminé... Il fait froid le matin dans la maison et les enfants les plus jeunes sont malades. Certaines familles possèdent des cuisinières fonctionnant au charbon, mais, extrait des régions envahies, il commence à se faire rare et cher.

C'est le 11 mars que revient chez lui Octave Morisset, blessé aux deux jambes par des éclats d'obus. Pierre et Victorine, ses parents, sont heureux de le serrer dans leurs bras même s'ils s'alarment sur ses difficultés à marcher. Dans deux semaines ils pourront fêter ses 24 ans, ensemble, dans leur ferme de Vilaine.

Puis, le 25, Aristide Clerté rejoint le domicile familial, lui aussi chez ses parents, dans le bourg. Dans les tranchées, dans le froid, l'eau, la boue, au milieu des contagions, sa respiration est devenue mauvaise et il fait de l'emphysème. Il finira la guerre à Archigny.

Tous les deux étaient à l'hôpital mais ils peuvent donner des nouvelles du front. Une nouvelle bataille importante s'est engagée autour d'une ville nommée Verdun.

La vie devient de plus en plus difficile et la mairie alloue chaque mois davantage d'allocations, notamment aux familles nombreuses qui ne peuvent plus subvenir aux besoins de leurs enfants.

À la mairie, Eugène Clerté, le secrétaire de mairie à qui on avait affaire pour les demandes d'aide et toutes les doléances, a été remplacé par Joseph Épain. Le 1^{er} avril Eugène a donné sa démission pour raison de santé. On était habitué à lui, depuis le temps, mais tout le monde connaît aussi Joseph.



Armand Moulin, de la Limouzinière, charpentier de métier, revient comme bûcheron chez Fombeure, à Bonneuil-Matours, le 3 avril. Il restera jusqu'au 15 juillet et profite de ce détachement pour aller chez le photographe en famille. Le petit André aura 4 ans en août.

Clémence, le petit André et Armand Moulin en 1916, coll. Jeanne Moulin

Et la rage sévit.

Bien que Taine et Young décrivent, dans leurs carnets de voyages, la Vienne comme un département retardé, il n'empêche que, en respect de l'article 38 de la loi du 1^{er} juillet 1876, qui dotait d'un service des épizooties chaque département, la Vienne en était pourvu depuis le 10 janvier 1877. Cette fin de XIX^e siècle faisait encore face à de nombreux cas de rage et *en 1905, M. Botz, chef du service sanitaire départemental de la Vienne remet en cause l'action de maires qui prennent des mesures sans en garantir l'application: «Dans la commune de X, où des chiens et des bœufs ont été reconnus enragés, l'adjoint lui-même donnait l'exemple en ne faisant pas abattre son chien qui avait été mordu par un des rabiques [...], l'arrêté sur le port de la muselière était inconnu des habitants quinze jours après avoir été publié [...]. La rage est une des affections qui serait des plus faciles à enrayer si chacun, selon ses attributions voulait faire exécuter la loi et les règlements. Or au lieu d'être en décroissance, cette maladie devient de plus en plus fréquente [...]*

Les chiens enragés courent la région de Pleumartin et d'Archigny, se transmettant la rage et la propageant aux humains mordus.

C'est ainsi que le 28 avril, la petite Marie Pénaguin, âgée de 5 ans, fille de Félix et de Gabrielle Lesous habitant les Flammes, a été mordue à la main par le chien rabique de Joseph Tranchant, cultivateur propriétaire dans le même hameau.

Les documents transmis par le musée de l'Institut Pasteur à Paris nous permettent de prendre connaissance des soins dispensés à la fillette lors de son séjour à Paris. Il faut savoir que le premier essai de vaccination antirabique expérimentée sur Joseph Meister par Louis Pasteur date de 1885, soit 31 ans seulement avant cet accident.

Détaillons ces documents :

4506

Gillageau Marie
Archigny, Vienne
28 mai
9 morsures bord interne main droite.
au doigt

Stat

Kalits débiles

Cautérisation au fer rouge
agents chimiques
Epoque de la cautérisation

Renseignements vétérinaires
Nom et adresse du vétérinaire
Certificat
Examen avant la mort
après la mort
Renseignements divers

Renseignements particuliers
A qui appartenait le chien ?
Qu'est-il devenu ?
Avait-il été mordu par un autre chien ?
Combien de temps avant sa maladie ?
Changement de la voix
A-t-il mordu d'autres personnes ?
du caractère
animaux ?

alcool 10 après
Berger
Rage
Chien à M. Tranchant
le lendemain
Re chiens

Renseignements du laboratoire
Date de la remise du chien
Autopsie
Inoculations

3 mai - aboyé inouï s.l.p.
Pari à 7 juin

Traitement				
N°	Dates	Heures	Doses	Dates des M
1	3 mai	10	Deux cubes	Moelle du
2	4			Moelle du
3	5			Moelle du
4	6			Moelle du
5	7			Moelle du
6	8			Moelle du
7	9			Moelle du
8	10			Moelle du
9	11			Moelle du
10	12			Moelle du
11	13			Moelle du
12	14			Moelle du
13	15			Moelle du
14	16			Moelle du
15	17			Moelle du
16	18			Moelle du
17	19			Moelle du
18	20			Moelle du
19				Moelle du
20				Moelle du
21				Moelle du
22				Moelle du
23				Moelle du
24				Moelle du
25				Moelle du

18
Observations

Documents transmis par le musée de l'Institut Pasteur à Paris

Marie, 5 ans, blessée le 28 avril 1916, présente 9 morsures au bord interne de la main droite. Un soin alcoolisé lui a été appliqué 10 minutes après la morsure. Par qui ? Marie Gillageau, la sage-femme, qui était la plus proche du domicile ? Le docteur Périvier de Pleumartin s'est-il déplacé pour constater, soigner et conseiller aux parents de rejoindre l'Institut Pasteur ? Le déplacement à Paris s'est-il fait en train au départ de la gare la plus proche, c'est-à-dire Pleumartin ? C'était apparemment le moyen le plus rapide. La première inoculation du vaccin à la fillette a lieu le 3 mai, certainement la date la plus proche de l'arrivée à l'Institut, puis une injection par jour est pratiquée, jusqu'au 20 mai. Marie sera sauvée et se mariera en 1931...

Le chien rabique de Joseph Tranchant, un berger, a été abattu le lendemain de l'accident. Il en était de même pour tous les chiens errants, abattus d'office sous soupçon de rage, même si quelquefois ils étaient sains.

PLEUMARTIN. — Les chiens enragés. — Les chiens enragés ont jeté le trouble dans notre contrée qu'ils ont parcourue pendant quelque temps. De nombreux chiens ont été abattus. A Archigny, une petite fille de 8 ans a été mordue. Transportée à l'Institut Pasteur, à Paris, elle y a reçu les soins nécessaires et aujourd'hui elle est complètement rétablie. Un arrêté très sévère a été pris par les autorités et tous les chiens de la contrée doivent être attachés ou tenus en laisse pendant deux mois.

L'accident de la fillette est rapporté dans *Le Mémorial du Poitou* n° 50 du 19 juin 1916, avec toutefois une erreur d'âge.

Des avertissements et informations réguliers sont édités dans les différents quotidiens. À Poitiers et dans tous les villages, les chiens errants sont attrapés, mis à la fourrière et sont éliminés s'ils s'avèrent être rabiques. La guerre est accusée de la propagation de cette épidémie, de nombreux soldats en étant atteints dans les tranchées à cause des puces de rats.

Deux jours après l'évènement, soit le 30 avril 1916, un arrêté municipal interdit la divagation des chiens qui doivent, en plus d'être tenus en laisse, avoir une muselière.

Mais certains n'observent en rien l'ordre établi, même lorsqu'il s'agit d'une question d'ordre sanitaire et d'un risque de contagion important. C'est ainsi qu'Estelle, la femme de Jules Maigre, pour non-respect de l'arrêté, s'est vu dresser procès-verbal, le 24 mai 1916 à 12 heures, par le garde-champêtre, Henri Dupin, car son chien errait dans une rue du village, non muselé.

Procès-verbal dressé à Estelle Maigre, AD86
cote R

N° 22-28
Le 16 mai 1916

Audience publique de Simple Police
DU CANTON de Tonnontay-le-Bas

Jugement de Police
CONTRE
Madame Maigre

Entre M. Paul Laroque adjoint au maire de Tonnontay-le-Bas
Remplissant les fonctions de Ministre public près ce Tribunal.
demandeur, comparant

INFRACTION
à
RÈGLEMENT.

D'UNE PART;
Et Madame Maigre Jules mariée à
Archimède

DEFENDEURSE
aucun comparant
D'AUTRE PART.

La cause appelée, le Greffier a donné lecture d'un Procès-verbal
dressé le vingt quatre mai mil neuf cent seize
par M. Eugène Henri garde champêtre à Archimède
enregistré, duquel il résulte que le dit jour vingt quatre
mai mil neuf cent seize à douze heures le chien
de Madame Maigre Jules a été surpris errant et
non muselé sur la voie publique contrairement
aux prescriptions de l'arrêté municipal du trente
avril mil neuf cent seize.

Cette lecture terminée, la dame Maigre prévenue a
reconnu le fait constaté à sa charge par le
dit procès verbal

Le beau temps survient fin avril, précurseur d'un agréable printemps. L'arrivée du soleil et d'un peu de chaleur réchauffe les corps fatigués et permet au sol de s'assécher. L'herbe pousse et la fenaison devrait être bonne. L'ensemencement d'automne, qui avait souffert d'une terre trop humide, se développe. Malgré un labour de plus en plus difficile pour leur corps sans ressources, les femmes peuvent planter les topinambours et les pommes de terre fin avril ; elles seront tardives, la pluie ayant rendu impossibles les travaux de printemps.

Dans les prairies et les friches de plus en plus nombreuses par manque de main-d'œuvre, les mousserons ont poussé en ronds de sorcières, entre pluie et soleil ; c'est l'occasion d'en ramasser et de les faire sécher pour l'hiver, transpercés d'un fil accroché au manteau de la cheminée. Des rosés, des pieds durs feront un bon repas avec quelques œufs de la basse-cour. Ernestine Martin, qui tient une épicerie avec sa fille Clémence, vient d'avoir la visite du maire. Il a reçu toutes les affaires personnelles d'Ernest, le fils d'Ernestine, disparu le 4 mai. La douleur est grande, une messe est dite pour celui qui est mort pour la France ; un télégramme est envoyé à Théodule, son frère, également au front. Encore une famille éprouvée.

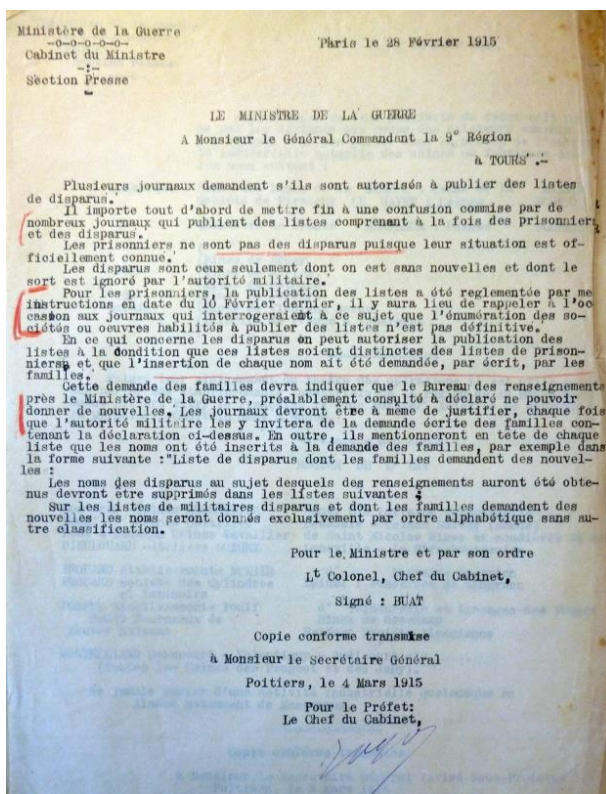
C'est la Saint Jean, on plante les betteraves ...Autrefois, à la Saint Jean, on faisait un grand feu sur la place du village, on sautait par-dessus les fagots brûlants, on dansait et chantait en faisant une grande ronde autour des flammes et on rentrait de nuit, en riant, dans les hameaux. Mais depuis que le tocsin a appelé les hommes, aucune fête n'a lieu et personne n'a la tête à chanter et danser.

Le gouvernement met en place un système d'heure d'été et d'heure d'hiver. Dans la nuit du 14 au 15 juin, il faut avancer montres et pendules pour gagner de la lumière et faire des économies. Mais les cultivateurs, qui vivent à l'heure solaire et se lèvent dès les premières lueurs de l'aube, n'ont pas vraiment besoin de montre pour gagner de la clarté. Il faudra changer à nouveau le 1^{er} octobre en retardant d'une heure.

Chez les Martin, Ernestine et Clémence, comme dans toutes les familles de morts au combat, le chagrin est vif. La disparition d'Ernest est omniprésente. C'est alors que, plus d'un mois après l'annonce du décès, le maire vient pousser la porte de l'épicerie : *Ernest n'est pas mort ! Il a été enterré vivant et les Allemands l'ont sauvé et fait prisonnier !* Le temps que l'information arrive du camp d'internement, tout le monde a cru à son décès. D'autres larmes sont versées, de bonheur cette fois.

Le cas d'Ernest Martin, enterré vivant et sauvé par les Allemands, faisait que l'armée avait été sans nouvelles du soldat pendant un mois. Mais, déjà en 1915, le ministère de la Guerre avait demandé au général commandant la 9^e région, d'informer la presse des erreurs commises dans les listes éditées dans les journaux, listes mélangeant prisonniers et disparus.

Lettre concernant la presse et les informations sur les disparus et les prisonniers, AD86 cote R



Les pluies, tombées tout l'hiver et tout le printemps, causent des dégâts sur de nombreux chemins de la commune. C'est pourquoi, monsieur de Morin, propriétaire du château de la Salle, demande à ce que la partie de l'Ozon comprise entre le moulin de la Salle et l'Aage soit curée.

Après enquête faite par le maire lui-même, il s'avère que le cours d'eau a été barré par les habitants de Sainte-Radégonde pour faire boire leurs animaux et que le cours d'eau n'étant pas débouché au moment des crues, la vase s'accumule dans les fossés et projette l'eau dans les près voisins. Il est donc demandé au préfet d'intervenir pour faire curer le fossé. De son côté, le rapport de l'agent voyer s'oriente sur la mise en régie de l'entretien des chemins. Le conseil opte pour cette solution, le bail d'entretien étant expiré et, vu les événements, aucune adjudication n'étant possible. D'autres opérations sont nécessaires à cause des inondations. Il faudrait mettre des buses sous la route de la Gorlière car l'eau provenant des terres passe sur la route propose M. Tardy, et M. Cardineau d'ajouter qu'il faudrait faire de même entre le chemin vicinal n° 4 et les Fontenelles, puis dans la côte en bas de la Forge, ainsi qu'à la vallée de Moindeneau. Tous ces travaux seront entrepris suite à la réunion de conseil de juin 1916.

Eugène Vachon arrive chez lui le 16 juin. Le train a mis beaucoup de temps pour le trajet car, pour respecter le changement d'heure d'été, les convois sont ralentis. Ce pauvre Eugène a eu l'index de la main droite coupé par une lame de pétrin. Comme il ne peut plus tirer au fusil on l'a renvoyé chez lui. Il pourra quand même aider pour la moisson et les travaux agricoles !

Firmin Ribbe, qui était facteur à Archigny, est revenu le 24. Une balle de fusil dans l'épaule et voilà que son bras droit, ballant, ne peut plus servir. Mais il est chez lui et va pouvoir serrer dans son bras valide la petite Gilette née en son absence, le 8 septembre 1914.

Les femmes viennent voir les arrivants, prennent des nouvelles, posent des questions, car les lettres reçues du front disent toujours la même chose, que tout va bien : *C'est comment là-bas ? As-tu vu mon homme ? Cette guerre est-elle bientôt finie ? Ont-ils faim ? Fait-il chaud ? Froid ? Et cette bataille à Verdun ? Beaucoup de morts dis-tu ?* Et les réponses fournies ne sont pas très rassurantes.

Le petit Roger Ryckx, réfugié belge âgé de 7 ans, décède le 13 juillet et est enterré au cimetière d'Archigny.

Les boulangers viennent d'être informés d'une proposition de loi déposée par le député de la Vienne, Victor Boret. Durant toute la durée des hostilités et toute l'année qui suivra la démobilisation générale, le travail de nuit sera interdit dans les boulangeries, et le pain vendu devra être cuit depuis au moins 12 heures. Toute infraction entraînera une amende de 16 F à 500 F. Croit-on vraiment que ce pain moins appétant rebutera la population qui a faim ?

La sécheresse s'installe. La fenaison est faible malgré les pluies hivernales et printanières. Le soleil cuit la terre qui devient dure à travailler. La sueur coule dans les yeux et mouille les chemises. Planter les choux, manier la faux, rassembler le foin et le monter dans la charrette tirée soit par une vache, soit par un bœuf, quelquefois par un vieux cheval, devient difficile malgré l'aide des enfants.

Arrive le temps des métives qui étaient souvent objet d'entraide, mais la main-d'œuvre masculine devenant de plus en plus absente et toutes les moissons se faisant au même moment, les familles doivent travailler leurs parcelles seules. Les enfants aident de leur mieux ; les aînés, dès l'âge de 11 ans, ne vont plus à l'école durant l'année pour aider la mère aux divers travaux dont certains sont durs pour les pré-adolescents.

Il paraît que le prix de l'orge au moulin a été fixé à 18 francs les 100 kilos...

Dans le village et les hameaux on discute fortement au sujet des alambiques et du statut des bouilleurs de cru. Lors de sa session du 20 août, le maire et ses conseillers déclarent que *l'obligation de distiller dans un lieu public ou de payer sur 200 litres d'alcool pur met les cultivateurs dans l'impossibilité de pouvoir distiller. Que la main-d'œuvre est tellement rare qu'il leur est impossible de conduire leurs marcs et fruits à des distances qui, dans la commune, pourront être de huit à dix kilomètres, qu'il leur faudra en même temps conduire le bois nécessaire pour les chauffer. Qu'il faut au surplus trouver un local pour déposer l'alcool en attendant la régie. Que vu les formalités prévues par la loi, le conseil estime qu'on cherche plutôt à empêcher la fabrication de l'alcool et que par suite les produits agricoles tels que vin avarié, lies, marcs, fruits etc. seront perdus. Que cette façon de faire porte un réel préjudice aux cultivateurs qui par suite du manque de main-d'œuvre n'ont presque pas pu ensemençer et qui ne pourront tirer aucune ressource des produits ci-dessus désignés. A l'unanimité proteste énergiquement contre l'article 4 de la loi du 30 juin 1916.*

C'est en cette période de sécheresse, le 4 septembre, que se déclare un incendie à la scierie d'Agénor Congourdeau. Le moteur électrique, les scies et les courroies ont été détruits, mais toutes les planches entassées sous le hangar ont pu être épargnées. La presse laisse entendre qu'il s'agirait d'un acte de malveillance. *Qui peut commettre ce genre de méchanceté en*

pleine guerre ? N'y a-t-il pas assez de misère ? Agénor est au front et la réquisition a confié la scierie à monsieur Brimaud de Chauvigny ; Georges Pain, en sursis jusqu'au 28 février 1916, y était allé faire du bûcheronnage.



Archigny
Incendie – Le 4 septembre, vers 1 heure après-midi, le feu s'est déclaré à la scierie de M. Agénor Congourdeau, réquisitionnée pour le compte de M. Brimaud, marchand de bois à Chauvigny.
L'incendie a pris naissance dans le hangar abritant le moteur. Malgré les secours, le moteur, les scies et courroies ont été détruits mais les tas de planches ont pu être préservés. Les pertes s'élèvent à environ 3 000 fr. en partie assurées.
La scierie est actionnée par l'usine électrique de Saint Mars et on avait pensé que le feu aurait pu résulter d'un court-circuit. Mais on suppose plutôt qu'il s'agirait d'un acte de malveillance.

Article de *L'Avenir de la Vienne* du 8 septembre 1916, incendie Congourdeau, AD86 en ligne

Et le cycle recommence, les mois se succèdent, les tâches chaque année semblables accaparent les femmes ; durant ce temps on ne pense pas, seuls comptent le travail, la fatigue. Les pénuries d'aliments commencent à se faire sentir même si à la campagne il y a le jardin et quelques volailles. Le pain est rationné, le sucre et le café deviennent rares et hors de prix. Les enfants grandissent, les femmes n'ont plus le temps de coudre et de ravauder sauf un peu l'hiver. Les grandes filles tirent l'aiguille et tricotent, mais il faudrait quelques vêtements neufs et ces derniers deviennent introuvables ou inabornables.

À cause du manque de nitrate de soude sur les semis de printemps et du temps qui a occasionné la rouille des blés, la récolte de grains 1916 n'est pas très bonne, composée de grains petits en faible quantité. Il en restera peu après la réquisition.

Pliés sur la terre, femmes et enfants arrachent les pommes de terre, crochétant le sol dur avec le pic. La sécheresse continue et les choux, plantés en juillet, ont du mal à pousser. Les ronces bordent les champs et les enfants se régalaient de quelques mûres, se barbouillant le visage de jus noir - *mais c'est tellement bon !* - avant de collecter quelques noix et noisettes, moins nombreuses cette année.

Les labours d'octobre se font mal, l'ariau et la charrue rebondissent sur la terre trop sèche, retardant les semis d'automne malgré l'arrivée de pluies du 20 au 27 octobre. Puis, en novembre, le retour de la pluie aggrave la situation. Le manque de bras, l'intense fatigue des femmes qui essaient de tout mener de front, et à nouveau le mauvais temps, contrarient les semailles et la surface des parcelles travaillées diminue de plus en plus. *Le Mémorial du Poitou* du 26 août annonçait une réduction des surfacesensemencées en blé d'environ 500 000 hectares, comparativement à l'année 1915, et ce par défaut de main-d'œuvre.

Marie Pouvrasseur et Héloïse Baulu sont fatiguées. Chacune à un bout de la commune, elles écrivent sur le calendrier : 829 jours de guerre ! *Quand Eugène et Louis reviendront-ils ?* Jean Degenne arrive par ce mauvais temps, le 18 novembre, en sursis comme bûcheron chez Fombeure. Sa femme Léontine, Marie et Andrée ses deux filles, sont si heureuses de le revoir. *Et il va rester jusqu'au mois de juin de l'an prochain, d'ici là la guerre sera bien terminée !* Du bonheur enfin dans une famille.

Rose Arnault a reçu une lettre de son amoureux, Louis. Il dit que là-bas, la nuit, il gèle très fort dans les baraquements sans porte. Ils ont très froid. Elle pense beaucoup à lui.

Et l'horrible bataille de Verdun qui n'en finit pas de faire des morts... Si seulement on avait des nouvelles de tous les hommes !

Les gelées arrivent aussi à Archigny et tout le mois de décembre est secoué de pluies glaciales. Le gros bois commence à manquer et les maisons ne se réchauffent pas suffisamment. Les enfants peinent pour aller à l'école, les sabots se coinçant dans les ornières des chemins, gelées en surface et boueuses dans le fond ; le vent froid rougit et engourdit les petits visages et les mains sont gercées, la pluie glacée transperce les pauvres vêtements.

Chaque soir, devant la cheminée qui réchauffe, on *échalupe* quelques noix à faire presser au printemps.

L'hiver s'annonce glacial.

Il faudrait aller chez Arnault, sur la Ligne acadienne, celui qui vend du bois et des fagots...

Armand Bruère est le nouveau porteur de dépêches. Suite à adjudication, sa soumission de 500 francs par an était la moins chère, il a été choisi. Il portera les dépêches, remises par la poste, dans les hameaux et le bourg, et informera des appels téléphoniques seulement dans le bourg.

Et une bonne nouvelle arrive justement. La bataille de Verdun est terminée, nos soldats ont repoussé l'ennemi et repris les positions françaises. On est le 19 décembre 1916. Mais durant cette guerre de position, 62 000 Français sont tués, plus de 101 000 sont portés disparus, et plus de 215 000, blessés, deviendront, pour la majorité, invalides. D'Archigny, 3 sont morts et 2 sont portés disparus à Verdun.

Dans la nuit du 19 au 20 décembre 1916, Fernande Prieur, âgée de 19 ans, accouche au terme de 6 mois et demi de grossesse, d'une petite fille qui tombe dans la fosse d'aisance. Originnaire d'Archigny, Fernande, abandonnée par son amant militaire, habite chez sa sœur à Naintré. Elle est accusée d'infanticide, comme l'indiquera la presse le 13 janvier 1917, et écrouée à la prison de Châtellerault.

Le temps passe lentement et vite à la fois. C'est encore Noël, loin du mari ou du fils à qui l'on envoie quelques colis, des lettres. Les nouvelles arrivent, tant qu'elles sont bonnes on sent moins la fatigue, l'épuisement. Tant qu'elles sont bonnes...

En cette année de guerre 1916, Marie Gillageau, la sage-femme, est allée dans le bourg et de hameau en hameau pour mettre au monde 20 enfants, 15 filles et 5 garçons.

Le décès de 7 enfants en bas-âge a endeuillé le village.

